

**LE PASTEUR PHILIPPE
FREDERIC MADER ET
LES DEDUTS DE
L'EGLISE LUTHERIENNE
DE NICE ***

par Ch. DELORMEAU

*Conférence donnée le 27 novembre 1976 dans l'Église luthérienne de Nice à l'occasion du 120e anniversaire de la fondation de la paroisse.

Le premier dimanche de l'avent 1856 dans l'après-midi - c'était un trente novembre- Un humble jeune homme de vingt-quatre ans présidait un culte en allemand devant un auditoire aristocratique et cosmopolite dans le local de l'Eglise vaudoise du Piémont, 5 rue Masséna.

A cette époque, Nice était encore sous le régime sarde mais déjà de nombreux étrangers avaient pris l'habitude de venir y passer l'hiver, les uns pour essayer de consolider une santé chancelante, les autres pour y jouir d'une vie agréable sous un ciel particulièrement ensoleillé.

Les premiers avaient été des Britanniques; ils y avaient même construit une chapelle anglicane. Ils furent suivis par des Russes, la plupart orthodoxes, par des Allemands et des Scandinaves, de confession luthérienne. A Côté de ces privilégiés de la fortune se trouvaient hôteliers, commerçants, artisans, voire des ouvriers, venant principalement de Suisse alémanique et d'Allemagne du nord. Les uns et les autres fortunés et gens plus modestes, voulurent aussi avoir leur culte, leur, leur pasteur et leur sanctuaire particuliers.

C'est ainsi que dans le courant de l'année 1856, un nommé Edouard Hug hôtelier originaire de Bâle, écrivit à la Société des Missions de sa ville natale pour demander qu'on envoyât à Nice quelqu'un susceptible de s'occuper de cette communauté allemande.

L'année précédente les élèves de l'école préparatoire de la Mission avaient presque tous été atteints par le choléra; la plupart avaient guéri, mais l'un d'eux, de constitution plus délicate n'arrivait pas à recouvrer la santé. Il s'appelait Philippe Frédéric ADER, était né le 24 avril 1832 à Mägerkingen dans le Wurtemberg et était le sixième enfant d'une famille qui devait en compter treize. Son père, petit propriétaire terrien, homme pieux et travailleur, avait réussi à s'attirer la confiance de ses concitoyens qui l'avaient élu maire de sa petite commune. Son fils, aîné devint missionnaire et, au moment où il entra à l'école de Bâle, le jeune Philippe Frédéric voulut l'imiter lorsqu'il serait en âge. C'était un garçon très intelligent, doué d'une forte volonté et qui ambitionnait de devenir quelqu'un de grand dans le monde, mais en lisant des livres sur les Missions, il aperçut bien vite que ce n'était pas la carrière qui lui permettrait d'accéder à un poste de commande important. Aussi envisagea-t-il, à un moment donné, de devenir instituteur, mais ses parents s'y opposèrent. Comme il fallait bien qu'il fit quelque chose, il travailla pendant quelques années dans l'exploitation familiale avec ses frères et sœurs, années au cours desquelles un certain nombre d'expériences spirituelles le firent revenir à sa première décision et cette fois avec l'accord paternel, il demanda en 1851 à aller à Bâle pour s'y réparer à sa carrière. Sa demande fut acceptée; aussi entreprit-il avec ardeur les études qui devaient lui permettre d'aller dans les Pays d'outre-mer. C'est alors qu'à l'automne 1855 sévit cette épidémie de choléra qui le frappa d'une manière particulièrement grave. Il dut rentrer chez lui pour se soigner et, après avoir suivi différents traitements et plusieurs cures, il put enfin rejoindre Bâle au mois d'août 1856. Hélas, il réalisa bientôt que le climat de cette ville ne lui convenait pas et une visite qu'il passa devant le médecin de l'école révéla que, s'il n'avait pas de maladie nettement caractérisée, sa constitution l'empêchait d'aller outre-mer, Il en fut fort affecté; le même jour, c'était le 3 septembre, il écrivit au Comité pour dire qu'il n'avait plus que quelques années à vivre mais que malgré tout il sentait que sa vocation était de devenir prédicateur et cru qu'il s'en remettait à ses bons pères pour employer son expression, pour disposer de lui comme ils l'entendraient et qu'il accepterait leur décision comme étant celle de Dieu. Le Comité de la Mission décida alors à l'unanimité de l'envoyer à Nice dans le double but de lui faire trouver la guérison, et de répondre au désir qui avait été exprimé par la communauté germanophone niçoise.

Nader devait quitter Bâle vers le 20 septembre. La veille du jour fixé pour son départ, il ne savait pas encore où trouver l'argent pour payer ce voyage compliqué, long et particulièrement onéreux. Mais au dernier moment, il reçut miraculeusement les fonds nécessaires. Il partit donc et, par Lucerne, le Saint-Gothard, Airolo, Bellinzona, Magadino et Arona, il gagna Gênes, d'où il s'embarqua pour Nice. A son arrivée, c'était le dimanche 28

septembre 1856, Hug l'attendait sur le quai et l'emmena à la Pension suisse, située rue Masséna, à côté de l'hôtel d'Italie, dont il était aussi propriétaire. Moyennant une somme modique, il lui fournit le logement et la nourriture. Rapidement, grâce au climat favorable de la Côte d'Azur, le jeune homme se sentit mieux, tant physiquement que moralement. Le dimanche, il présidait des Petits cultes pour la famille de ses hôtes et aussi pour les quelques pensionnaires c'étaient des suisses de la haute société, quatre Berlinois et un instituteur originaire du pays de Bade. Il y avait alors à Nice un pasteur, Léon Pilatte, à la tête d'une petite communauté réformée Française rattachée à l'Eglise vaudoise du Piémont. Ce pasteur, voulut aussi avoir des services en allemand, Il fit venir pour cela, de Genève un nommé Lullin qui avait fait quelques études de théologie et était bilingue. Il arriva fin octobre et il fut convenu que lui et Mader prêcheraient alternativement un dimanche sur deux. Le premier culte public eut lieu le premier dimanche de l'Avent 1856 avec Madère ce que l'on a considéré comme l'acte de fondation de notre église luthérienne de Nice dont nous célébrons aujourd'hui le cent-vingtième anniversaire.

Contrairement à ce qu'il prétendait, Lullin ne parlait qu'imparfaitement l'allemand et ses sermons ne contentaient pas particulièrement ses auditeurs. Aussi partit-il au bout de quelques semaines et Mader resta seul pour assurer les services. Il y avait cependant une difficulté: il pouvait bien prêcher mais en n'étant pas consacré, il ne pouvait ni administrer les sacrements ni bénir les mariages, et cela était un empêchement à la constitution d'une communauté officielle. Malgré cela, grâce à son zèle et à son dévouement, il s'était attiré l'estime générale et le petit troupeau grossissait. Et c'est pourquoi le 23 janvier 1857 le même Hug, qui avait écrit l'année précédente à la Mission de Bâle pour demander quelqu'un. Sa première lettre a Malheureusement été perdue-, écrivit à nouveau au Comité pour le prier instamment de laisser Mader à Nice afin qu'il et y fonde une Eglise évangélique allemande.

L'été suivant, notre jeune prédicateur retourna dans son pays et en profita pour se faire ordonner pasteur; cette cérémonie eut lieu le 16 août dans l'église principale Saint-Kilian d'Helbronn-sur le Neckar. Au cours de son voyage de retour, il s'arrêta à Lyon et à Marseille où il eût des entretiens avec les pasteurs allemands de ces deux villes. Fin septembre, il était de nouveau à Nice.

Malheureusement, ses rapports avec le pasteur Pilatte, qui n'étaient déjà pas très bons avant son départ, s'envenimèrent, Celui-ci avait des conceptions théologiques tout à fait différentes de celles de Mader, et surtout il voyait d'un mauvais œil le succès de ce dernier, lui enlevait des auditeurs à ses cultes français. La brouille en arriva au point que Pilatte dit à Mader de chercher un autre local, celui dont il disposait ayant été mis au service de l'église écossaise à la condition qu'on n'y fit plus de cultes en allemand.

Après de Multiples démarches, on trouva une grande pièce située au premier étage d'une maison portant le nom de la rue de la Buffa. Le propriétaire était disposé à la louer mais il exigeait la signature d'un bail de neuf ans; de plus il fallait une somme de cinq cents francs pour aménager les lieux. Devant la difficulté de trouver le fonds nécessaires, l'affaire était sur le point d'être abandonnée lorsque la somme voulue arriva encore miraculeusement de Bâle et, en novembre, les offices, purent être célébrés dans le nouveau local.

Cependant la situation de Mader était difficile; il ne disposait pas de beaucoup d'argent et ne pouvait plus payer sa pension à l'Hôtel Suisse; il en était réduit à coucher dans la salle de culte sur deux bancs qu'il rapprochait l'un de l'autre et se couvrait d'un mauvais tapis usagé. A prenait un modeste repas dans un petit restaurant de la vieille ville et le soir il mangeait quelques fruits.

Ces pénibles conditions d'existence le découragèrent et plusieurs fois, il envisagea d'abandonner son œuvre et de rentrer à Bâle; mais des dons inattendus arrivaient et lui redonnaient courage.

Son travail continuait à porter ses fruits; des membres de la haute aristocratie étrangère qui, jusqu'alors avaient fréquenté les cultes français, venaient maintenant les uns après les autres, grossir la petite communauté. et lui apportaient un appui efficace. Et c'était devant un parterre de souverains et de princes que Mader parlait chaque dimanche matin. On y voyait la reine douairière de Danemark, le roi de Wurtemberg suivi d'un certain nombre de personnages de sa cour, le prince d'Oldenbourg des hauts fonctionnaires et officiers supérieurs allemands, néerlandais et russes; il faut dire que de nombreux membres de l'aristocratie russe étaient mariés avec des Allemandes et que certains d'entre eux du reste étaient originaires des provinces baltes, donc luthériens..

Au début de l'été 1859, Mader retourna en Allemagne et le 29 juillet, après avoir subi un examen théorique et pratique, il reçut à Stuttgart le certificat d'aptitude. au ministère pastoral; on lui proposa même de l'engager dans l'église du Wurtemberg, mais il préféra rentrer à Nice.

Le 29 décembre de cette même année 1859. il épousa Mathilde Moser, de Stuttgart, qui depuis quatre ans était gouvernante dans une famille anglaise résidant à Nice et le mariage fut béni par un jeune proposant en théologie wurtembergeois nommé Ehni; comme l'Eglise allemande n'existait pas officiellement ce fut dans les registres de l'Eglise anglicane que l'acte fut inscrit.

Quelques mois plus tard, des événements internationaux devaient avoir des répercussions déterminantes sur la communauté luthérienne niçoise.

A la suite du traité signé à Turin le 24 mars 1860 entre les représentants de la Sardaigne et de la France, Quatre-vingt-dix-huit pour cent des habitants du comté de Nice, lors du plébiscite qui eut lieu le 14 avril, exprimèrent leur volonté de redevenir français.

Avant même que les autorités françaises n'eussent pris officiellement possession du territoire, une vingtaine de hautes personnalités étrangères, à la tête desquelles se trouvait la reine douairière de Danemark, avaient signé en avril et mai 1860 une adresse à l'Empereur des Français pour "diriger respectueusement sa sollicitude" sur le culte évangélique allemand et le recommander à sa protection. Parmi les signataires de cette supplique, outre la reine Caroline Amélie de Danemark, veuve de Christian VIII, nous relevons au hasard: Louise-Sophie de Schleswig-Holstein, le prince Pierre, d'Oldenbourg, général d'infanterie au service de la Prusse, le comte de Stockelberg, ministre de Russie près la Cour de Sardaigne, le comte Gustave Eckbrecht de Durkheim-Montmartin, chambellan du roi de Suède et de Norvège, les barons de Verschuer et de Pollonat d'Erde, chambellans du roi des Pays-Bas, le comte Nieroth, général-major au service de l'empereur de Russie; Alexandre de Wegman, capitaine de vaisseau commandant la frégate Olof (une partie de la flotte russe avait pris l'habitude de mouiller presque en permanence en rade de Villefranche) et enfin le docteur Karell, médecin de l'empereur de Russie.

Cette pétition fut envoyée à Paris par le sénateur Piétri.(ancien préfet de police de la capitale) qui avait été chargé par Napoléon III de traiter avec les autorités sardes et d'organiser le plébiscite. Dès que cette pièce parvint à l'empereur, celui-ci la transmit au ministre de l'Instruction publique et des Cultes qui s'empressa d'écrire au préfet des Alpes-Maritimes, lequel s'adressa au maire Malausséna qui convoqua Mader. Le ministre laissait entendre qu'il était tout disposé à maintenir les facilités qui avaient été précédemment accordées au culte luthérien mais aussi qu'il serait préférable que la communauté niçoise se rattachât à l'Eglise officielle.

Après avoir consulté son collègue de Lyon et correspondu avec le président du consistoire luthérien de Paris, Mader demanda son intégration au consistoire. Les formalités furent assez longues et le 5 décembre 1861 seulement, Napoléon III signa le décret rattachant les luthériens des Alpes-Maritimes à l'Eglise consistoriale de Paris. En conséquence, avec l'accord du ministre, le Directoire de Strasbourg dont dépendaient les "églises luthériennes de

France, prit le 24 janvier 1862 deux arrêtés: le premier nommant Mader pasteur-vicaire à Nice, et le second stipulant qu'il serait assisté dans l'administration de cette paroisse annexe par une commission presbytérale officieuse

Mader n'avait pas attendu que toutes ces questions fussent réglées pour étendre son œuvre et, dès Noël 1860, il avait organisé des cultes dominicaux à Cannes.

Dès qu'elle fut constituée, la Commission presbytérale se mit à rechercher un terrain pour y construire une église et un presbytère car le local de la rue de la Buffa était devenu trop exigü et son aménagement plutôt rudimentaire. Mader en avisa le Consistoire et sollicita son appui et son concours pour régulariser l'affaire; le Consistoire accepta sous la condition formelle qu'il n'aurait en aucune façon à participer à la dépense.

Les démarches entreprises pour trouver le terrain avaient abouti assez rapidement mais malheureusement le propriétaire était pressé et ne voulut pas attendre que les formalités fussent terminées. Force fut donc de chercher un nouveau terrain, ce qui demanda près d'un an, mais enfin on en trouva un au quartier de Longchamp et appartenant à un sieur Audiffret.

Il mesurait 962 mètres carrés. et le prix décidé était de 33.670 francs. C'est sur ce terrain que fut bâti l'édifice dans lequel nous nous trouvons. Comme il y avait beaucoup de candidats acquéreurs pour ce fonds en raison de son prix particulièrement bas vu son emplacement, cette fois Mader n'attendit pas l'accomplissement des formalités: il signa immédiatement un accord avec le propriétaire et se contenta d'aviser Paris le jour même de ce qui s'était passé, ce qui lui occasionna quelques difficultés avec les autorités ecclésiastiques, mais le 24 juillet 1863 notre jeune pasteur signait au nom du Consistoire, l'acte d'achat et remettait la somme de 29.000 francs comptants au vendeur, le solde étant payable dans les deux ans avec intérêt de 5%.

Au printemps Mader reçut une lettre de la princesse d' Oldenbourg lui demandant de se rendre dans son château de Reichenhall, près de Berchtesgaden, pour faire l'instruction religieuse d'un de ses fils et le confirmer. Mader demanda l'autorisation et partit pour l'Allemagne où il resta pendant tout l'été. Il eut des contacts avec des têtes couronnées, en profita pour faire des collectes au profit de la construction de l'église et revint avec une somme importante en poche.

Les plans des bâtiments furent établis par un architecte russe en séjour à Nice, André Lavezzari, membre de l'Académie des Beaux-Arts de St-Pétersbourg; le devis des travaux s'élevait à cinquante mille francs sur lesquels la communauté ne disposait que de dix-huit mille.

La pose de la première Pierre eut lieu le mercredi 15 avril 1865, et quelques temps après le Stuttgarten Christenbeten (Messager Chrétien de Stuttgart) en rendit compte en ces termes:

"Le 19 avril 1865 a eu lieu à Nice la pose de la première pierre d'une église évangélique allemande de la ville. Un a commencé par le chant des trois premières strophes du cantique de louanges n°3 "maintenant remerciez tous le Seigneur" et cela sans accompagnement d'harmonium ni de chœurs; cependant ce cantique montait avec entrain vers le ciel. Ensuite vint une prière, la lecture du psaume 84 et un discours. Après cette allocution le professeur Sturm remercia, en français, les autorités et le pasteur évangélique français dit une prière finale.

"Tandis qu'on se séparait, un médecin posa la question suivante: "Y aura-t-il un jour des cloches dans la tour ?".Le pasteur répondit: "L'échafaudage est prévu mais il n'est pas encore possible de dire que la cloche est commandée". Le docteur dit alors: " Bon, je vais commander la cloche, renseignez-vous sur sa dimension maxima possible.

Le surlendemain, une vingtaine de membres de l'Eglise appartenant à la noblesse allemande et russe, signaient une requête à Napoléon III en vue d'obtenir de lui "quelque secours pour l'entretien de leur pasteur et l'érection du lieu de culte".

Un mois et demi plus tard, l'Impératrice Eugénie, en l'absence de son mari Napoléon III, signait au Palais des Tuileries le décret ratifiant l'achat du terrain mais le même jour l'Administration faisait connaître que les plans de l'église devaient subir quelques modifications.

Cela amena naturellement un certain retard dans les travaux; il fallut établir de nouveaux projets tenant compte des desiderata de l'Administration mais enfin, le 3 juin 1866, dimanche de la Fête Dieu, à onze heures du matin, eut lieu la consécration de l'Eglise. A cette occasion, la comtesse Angélique von Dönhoff fit don de la belle Bible allemande, d'après la traduction de Luther, qui se trouve encore habituellement sur l'autel.

La cérémonie se déroula en présence d'une nombreuse assistance "mais le Préfet, qui avait été invité trop tardivement il faut le reconnaître, et qui était rentré seulement la veille au soir, écrivit quelques jours plus tard pour exprimer ses regrets de n'avoir pu être présent.

C'est à partir du moment où l'église fut consacrée que la voie privée qui y menait reçut le nom de rue d'Augsbourg, nom qui fut changé en 1910 en celui de Melchior de Vogüé qu'elle a encore actuellement.

Le 23 juin 1866 un décret transforma l'annexe de Nice en paroisse officielle et un autre décret de même date en nomma Mader pasteur titulaire à titre provisoire; il s'agissait en effet d'une mesure exceptionnelle carton vertu des Articles organiques de l'an X, nul ne pouvait exercer les fonctions du culte s'il était étranger. Il lui restait donc à être installé et quelques jours avant le "Journal de Nice, Messenger quotidien des Alpes-Maritimes", annonçait la solennité dans le style pompeux bien caractéristique de l'époque:

"M.Valette, un des pasteurs les plus distingués de l'Eglise de la confession d'Augsbourg de Paris, vient installer ici, dimanche prochain à 11 heures, le ministre de cette confession, M.Mader, qui desservait ce qu'on appelait l'église Allemande, et qui, par décret de l'Empereur, vient d'être nommé pasteur de la ville de Nice.

"On ne peut qu'applaudir à l'établissement légal et régulier d'un culte qui se célébrait jusqu'à présent dans de misérables chambres, louées rue de la Buffa, où l'on souffrait de voir des têtes couronnées, la reine du Danemark, le roi de Wurtemberg, le prince Oscar de Suède, le Duc d'Oldenbourg, les princes de Nesse-Darmstadt, etc.- réduites à prier dans des lieux si peu dignes

"C'est seulement à la piété libérale des fidèles qu'on doit la construction d'un petit temple près de la rue Grimaldi, et que le gouvernement consacre par ses encouragements. On se rappelle que, dans les cantiques qui s'y chantent on entend quelquefois la plus belle voix de Nice. C'est un bel accord que celui de l'art et de la religion".

La cérémonie eut donc lieu comme prévu le 10 novembre 1865, en présence des autorités civiles et d'une nombreuse assistance.

Afin de faire face aux lourdes dépenses occasionnées par la construction de l'église et du presbytère qui dépassaient de beaucoup les premières prévisions, le pasteur Mader avait envisagé de faire une tournée de conférences outre-Rhin pendant l'été 1866; malheureusement la guerre austro-allemande l'empêcha de mettre son projet à exécution et eut également comme répercussion la raréfaction des souscriptions qu'il recevait habituellement. Il en avisa le Consistoire qui vota une avance de cinq cents francs, laquelle fut peu après transformée en don.

D'autre part, sur l'intervention de Coulmann, ancien député du bas-Rhin, membre du Consistoire (il avait assisté à ce titre à l'installation de Mader) et qui venait souvent à Nice où il avait une résidence, le ministre accorda un secours de dix mille francs, payable sur deux exercices budgétaires.

Ce n'était cependant pas suffisant pour combler le déficit et en mai 1867, notre pasteur partit pour une tournée de collectes. Au cours de son voyage qui dura quatre mois et demi, il visita successivement Saint-Pétersbourg, les pays baltes, l'Allemagne du Nord et put recueillir

des sommes importantes.

En 1869 un malheur vint, frapper la famille Mader: il y eut une petite épidémie de fièvre typhoïde. le quartier l'un ses fils âgé de sept ans, mourut ainsi que la servante du ménage.

La guerre de 1870-71 n'eut heureusement pas sur la vie de l'église des répercussions aussi graves qu'on aurait pu le craindre: Mader put rester dans la ville ainsi que la plupart de ses compatriotes, propriétaires ou commerçants. Cependant les Allemands qui avaient l'habitude venir passer l'hiver en furent empêchés et cela réduisit d'autant les ressources de l'Eglise. C'est pour pallier cette réduction de recettes que notre pasteur fit en 1872 une autre tournée de collectes,

En 1873 une petite communauté germanophone fut constituée à Menton et rattachée à celle de Nice.

Au cours de ses voyages, dont les premiers avaient eu lieu dans des conditions difficiles, Mader avait vu son état s'aggraver et l'asthme dont il souffrait depuis sa jeunesse empira. Sa situation pécuniaire étant devenue meilleure, il prit l'habitude de se rendre chaque été dans une station de villégiature. Ce fut d'abord à Tourrette-sur-Loup, puis à Tende, qui était alors italienne, et, quelque temps après, grâce à l'argent recueilli par sa femme, il put s'y faire construire une maison,

Le ménage Macler avait eu huit enfants; deux étant morts, il lui en restait six, deux garçons et quatre filles. Le presbytère s'avérait donc insuffisant et il fut décidé de le faire exhausser d'un étage. Mader continuait inlassablement à solliciter des fonds et recevait des sommes importantes; étant ainsi parvenu à réunir les six mille francs nécessaires, il commanda un orgue à son homonyme, le facteur François Mader, de Marseille, et l'instrument fut installé en 1881 pour le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'église.

L'année suivante, les journaux niçois firent une campagne de dénigrement contre notre pasteur. Nous ne nous étendrons pas sur cette pénible affaire qui créa une certaine émotion à Nice mais finalement les choses en restèrent, là.

Le mercredi des Cendres 1887 à six heures du matin eurent lieu de fortes secousses sismiques qui ébranlèrent les maisons de la ville. Ce fut une panique générale; heureusement, lorsque le calme fut revenu, on s'aperçut que les dégâts étaient moins importants qu'on ne l'avait cru en premier lieu. Cependant, il y avait des brèches dans les murs du temple et les cultes, par prudence, furent dorénavant célébrés à l'église anglaise, rue de la Buffa. Quant au presbytère, son escalier se détachait du mur. Les réparations nécessitèrent des sommes importantes et, faute de l'argent nécessaire, Mader entreprit une nouvelle campagne financière.

En 1896, nouvelle offensive de la presse dirigée contre notre pasteur. C'était la période de l'affaire Dreyfus: les passions étaient déchaînées, entraînant une recrudescence de nationalisme; antigermanisme, antisémitisme, voire un certain anti-protestantisme se confondaient. Mader, sollicité de se faire naturaliser, ayant refusé pour des raisons qu'on ne saurait lui reprocher, vit son traitement supprimé. Néanmoins l'Eglise continua.

En 1905, séparation des Eglises et de l'Etat, nouveau bouleversement; cependant la communauté niçoise continua à disposer des locaux.

Le 2 août 1914, la première guerre mondiale éclatait; Mader se trouvait avec sa famille dans sa maison de Tende. Les locaux de l'église et du presbytère de Nice sont mis sous séquestre. Quelques temps après l'appartement est saccagé, non pour le voler, mais par mesure de représailles. La communauté était dispersée et les cultes furent suspendus. Notre pasteur mit à profit cette retraite forcée pour entreprendre la rédaction de ses mémoires.

Le 1^{er} novembre 1915 il perdit sa femme; ses enfants auraient voulu qu'il retournât en Allemagne mais son médecin déclara que ce long voyage risquait de provoquer chez lui un infarctus.

A la fin de 1916, les autorités italiennes donnent à Nader et aux siens l'ordre de quitter Tende pour se rendre à Florence mais en raison de l'état de santé particulièrement grave du vieillard, ils obtinrent l'autorisation de rester. Cependant, en mai 1917, Mader fut arrêté et emmené avec toute sa famille à Lucques.

Le voyage fut très mal supporté par notre malade qui, dans la nuit de la Pentecôte eut une crise cardiaque. Enfin, après vingt-quatre heures d'inconscience, il rendit son âme à Dieu c' était le samedi 2 juin, à onze heures du soir.

Ainsi se terminait, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, la longue vie de ce pasteur qui, malgré sa santé délicate, s'était dépensé sans compter et avait lutté sans relâche pour créer, développer et maintenir cette Eglise luthérienne de Nice qu'il servit avec fidélité pendant cinquante huit ans.

Il fut inhumé dans le cimetière de sa ville d'exil et sur sa tombe on grava, en italien, cette inscriptions "Philippe Frédéric Mader, né, à Mägerkingen, Allemagne 24 avril 1832, mort à Lucca le 2 juin 1917 " et ces mots: "Seigneur que ta volonté soit faite".

Eh bien, la volonté divine fut que l'œuvre de Mader ne périsse pas! Après la signature de l'Armistice de 1918, le Consistoire de Paris envoya ici le pasteur Whetcroft pour réorganiser la paroisse. La tâche était très difficile Car le troupeau était dispersé: il fallait le reconstituer et repartir presque à zéro.

Grâce à ses efforts et à ceux de ses successeurs, grâce aussi au généreux appui financier des Eglises scandinaves et d'Amérique, notre Eglise, qui avait été en sommeil tendant près de cinq ans, repartit sur des bases nouvelles et se développa..

Elle est aujourd'hui bien vivante et l'on y revoit à côté de français originaires de toutes les provinces de l'intérieur et des Marches de l'Est - Alsace, Lorraine et Pays de Montbéliard- des étrangers venus d'outre-Rhin, des pays scandinaves et d'ailleurs, dont t'attachement aux doctrines de Lutter est un commun dénominateur.

Puisse-t-elle demeurer toujours fidèle à cette vocation internationale et oecuménique qui fut et reste la sienne!

C. DELORMEAU